

Janick Auberge
Université du Québec à Montréal

Pomponius Mela en 1482.
Une Description de la Terre dix ans
avant la découverte de l'Amérique

L'UQAM possède un incunable, ouvrage publié à Venise dans l'atelier d'Erhardus (Erhardt) Ratdolt en 1482, qui contient à la fois la *Géographie* de Pomponius Mela¹ et le grand poème de Denys d'Alexandrie (en réalité de Thessalonique), en grec à l'origine (*Périègèsis*), traduit en latin par Priscien au VI^e siècle et intitulé *De situ orbis*, qu'on pourrait traduire en français par « La description de la terre habitée ». L'ouvrage en lui-même est intéressant. Réunissant un ouvrage de géographie écrit au I^{er} siècle après J.-C. et un autre du II^e siècle, ce livre, publié en 1482 à une époque de transition, soit dix ans avant la découverte de l'Amérique, présente certainement

1. On ne sait rien du titre original : *De chorographia* est le titre placé en tête du manuscrit archétype. *Cosmographia* est le titre que l'on retrouve dans les *deteriores* tandis que *De orbis situ* renvoie aux premiers mots du texte : *Orbis situm dicere aggredior*. L'incunable adopte le titre *Geographia*.

ce qui intéressait le public en ce siècle de grandes découvertes. Mais qu'est-ce qui l'intéressait exactement dans les connaissances du monde de Pomponius Mela, par rapport à celles d'un Strabon, par exemple? Comment et pourquoi le texte a-t-il survécu du I^{er} au XV^e siècles, grâce au manuscrit de référence du Moyen Âge? Quel rôle le hasard joua-t-il dans sa diffusion tant en Italie qu'en France aux XIV^e et XV^e siècles parmi les copistes, lecteurs et collectionneurs de l'œuvre? Était-il représentatif d'un nouvel intérêt pour la géographie? Méritait-il de survivre puis d'être retenu par l'imprimerie, voire d'être illustré de cartes dans certaines éditions?



Illustration 1. Pomponius Mela, *De situ orbis*,
Venise, Atelier d'Erhardus (Erhardt) Ratdolt, 1482, incunable.



Illustration 2. Début de l'incunable : carte du monde gravée sur bois (f.[A1] v°) (48mm x 42mm) et première page de texte avec titre en rouge et lettrines (22mm x 19mm).

Un autre motif d'intérêt est la description de l'exemplaire imprimé de 1482 conservé à l'UQAM et de ses particularités, puis sa comparaison avec deux autres éditions de Pomponius Mela que l'UQAM possède également : l'une de 1722 publiée à Leyde chez Samuel Luchtmans, à laquelle on a joint des commentaires et d'autres ouvrages de géographie, et l'autre de 1820 publiée au Collège d'Eton par E. Williams.



Illustration 3. Pomponius Mela, *De situ orbis*, Leyde, Samuel Luchtmans, 1722.



Illustration 4. Pomponius Mela, *De situ orbis*, Eton, E. Williams, 1820.

Comparer ces trois éditions est fructueux. On voit l'évolution qui se fait jour, de la publication d'un ouvrage à l'autre : l'évolution du goût, de l'intérêt porté au texte ainsi que les variations dans le traitement du texte qui révèlent les changements d'optique.

L'auteur, Pomponius Mela

Pomponius Mela est un géographe romain, qui écrit en latin (et non en grec comme ses prédécesseurs). Il y a peu de géographes latins, ce qui étonne quand on songe à l'étendue de l'Empire romain : on aurait pu attendre d'eux un renouveau de la géographie. Mais en fait, les Romains eux-mêmes avaient une piètre opinion de cette discipline, que Cicéron qualifie d'*obscurior scientia* dans le *De Oratore* (1, 59). Au moins, la *Chorographie* ou *Géographie* de Pomponius Mela a le mérite d'être le premier ouvrage géographique conservé écrit en latin, avant même les sections géographiques de Pline dans son *Histoire naturelle*.

Nous connaissons peu l'auteur. Nous savons seulement qu'il a dû composer son ouvrage en 43 ou 44 après J.-C., juste avant les célébrations du triomphe de l'empereur Claude, à l'issue de sa campagne victorieuse menée en Bretagne (Angleterre), parce qu'il y fait allusion dans son texte. Il est né à Tingentera, sur la côte sud de l'Espagne, en face de Tanger, près de l'actuelle ville de Tarifa en Andalousie. Espagnol, il écrit, peut-être à Rome au début du règne de Claude, une *Chorographie* en trois livres (à peu près 100 pages au total). Il s'agit d'une description de l'*oikoumène*, soit du monde habité, selon une progression qui est celle des périples bien connus depuis les Grecs. Comme s'il était dans un bateau, l'auteur suit les côtes, ne faisant que de brèves incursions à l'intérieur des terres. Il part de la pointe nord-ouest du Maroc, au sud de Gibraltar, le cap Spartel, puis parcourt les rivages méditerranéens et ceux de la Mer Noire dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Il sort ensuite de la Méditerranée par les colonnes d'Hercule (Gibraltar), entreprend le tour de la Terre dans le sens horaire en longeant l'océan Atlantique, l'océan Septentrional (ou Scythique), l'océan Oriental, l'océan Indien, la mer d'Éthiopie, et il rejoint l'océan Atlantique vers le cap Spartel de ses débuts.



Illustration 5. Le périple de Pomponius Mela, dessin de A. Silberman dans *Klio*, 71, 1989, 2, p. 571-581.

Ce qu'il faut rappeler, c'est que, quelques décennies seulement avant lui, Strabon (58 av. J.-C. – 25 apr. J.-C.) avait fait paraître un immense ouvrage en 17 livres, une *Géographie*, compilant l'ensemble des connaissances accumulées par les Grecs depuis Homère. Quelques décennies seulement séparent Strabon le Grec et Pomponius le Romain. Et Pomponius le Romain pouvait s'aider de Strabon pour écrire la sienne. Mais il faut admettre qu'il y a un recul énorme dans les notions de géographie entre Strabon et Pomponius Mela. Strabon renvoie à des connaissances récentes de ce qu'on appelait la « géographie mathématique », celle qu'à Athènes ou à Alexandrie les géographes-mathématiciens Eudoxe², Eratosthène³, Hipparque et Poseidonios avaient élaborée en prenant en compte la rotondité de la terre, le calcul des latitudes qui, avec les observations empiriques concernant les

2. Il a, au IV^e siècle avant J.-C., organisé le globe en zones, tracé des lignes (équateur, tropiques, cercles arctiques), pensé aux longitudes et latitudes.

3. Au III^e siècle avant J.-C., aidé par l'astronomie, il a calculé bon nombre de distances terrestres.

longitudes, pouvait permettre déjà de calculer des distances et de dessiner des cartes, même grossières, pour les marins ou les marchands. On avait fait beaucoup de progrès, à Alexandrie notamment. Avec Pomponius Mela, on est obligé d'admettre que la science régresse complètement : il est totalement indifférent à la géographie mathématique... Même s'il affirme la rotondité de la terre, toute sa description fait encore penser à un disque plat. Aucune donnée sur les latitudes, sur les longitudes; impossibilité, avec lui, de dresser la moindre carte : on retombe dans une géographie qui est réduite souvent à une liste de noms. On rejoint l'avis de Cicéron selon lequel la géographie est une « science assez obscure ».

Lorsqu'on considère ses connaissances du monde, on peut cependant discerner chez lui plusieurs strates :

- D'abord des connaissances anciennes, ioniennes (VI^e siècle av. J.-C.), ethnographiques surtout (en fait surtout des reprises d'Hérodote), avec la description des peuples de l'Inde, de la Scythie, de l'Afrique (et les légendes qui leur sont liées);
- Sur cette base se sont greffées des données qui datent de l'Alexandrie hellénistique, avec une Terre qui ressemble à un rectangle et qui est découpée par quatre grands golfes : la Méditerranée, le golfe Arabique (Mer Rouge), le golfe Persique, le golfe Caspien;
- Avec des ajouts plus récents du III^e et du II^e siècles avant J.-C., au fur et à mesure des conquêtes et des explorations grecques : il fait, par exemple, des remarques sur les peuples de la Corne de l'Afrique en particulier (Éthiopie, Somalie), découverts par Eudoxe de Cyzique, un navigateur du II^e siècle avant J.-C. qui a travaillé pour Ptolémée VIII d'Égypte et qui a voyagé de la mer Rouge jusqu'en Inde;
- À cela s'ajoutent encore les découvertes liées aux conquêtes sous la République romaine et le principat d'Auguste, avec la description de l'Afrique du Nord et de l'Ouest, de l'Italie et de la Gaule narbonnaise. Il est bien mieux renseigné que ses prédécesseurs sur la Grande-Bretagne, la Scandinavie, l'Atlantique et les côtes du nord de l'Europe.

Pour l'Espagne, il a certainement profité des campagnes romaines menées entre 26 et 19 avant J.-C. en Asturie. En Europe du Nord, il mentionne les sources du Rhin et du Danube, connues depuis 15 avant J.-C. et celles de l'Elbe, atteintes en 9 avant J.-C. par Drusus. Tibère mena aussi une expédition maritime en 5 après J.-C. jusqu'au Jutland (Danemark). L'auteur semble connaître les côtes du sud de la Suède. Il fait même allusion à une terre disgraciée, habitée par des sauvages, qu'il appelle Juverna et qui doit être l'Irlande, avec une description assez méprisante : « Ses habitants sont grossiers et, plus que tous les autres peuples, étrangers à toutes les vertus, tout à fait dépourvus de piété », d'où d'ailleurs une phrase présente dans l'archétype (*Vat. Lat. 4929*) qui fut peut-être insérée au VIII^e siècle par un copiste irlandais indigné dans sa fierté patriotique et identitaire : « ils savent néanmoins des choses⁴ ».

Visiblement, il connaît mieux l'ouest que l'est, ce qui trahit sans doute la volonté de Pomponius Mela d'illustrer la politique romaine depuis César, plutôt tournée vers l'ouest, et peut-être aussi son soutien personnel à cette politique : il insiste sur le triomphe imminent de Claude en Bretagne. D'ailleurs, son dédain affiché de l'Irlande fait peut-être partie de cette volonté de montrer que ce qui échappe au pouvoir romain est, somme toute, sans intérêt et misérable, donc sans importance. Le texte, décevant certes, quand on le compare à celui de Strabon, peut néanmoins intéresser un lecteur de l'Europe de l'Ouest immédiatement concerné par ces régions.

Comment ce texte a-t-il survécu depuis l'Antiquité jusqu'au XV^e siècle, époque qui nous intéresse avec cet incunable de 1482? Qu'en est-il de sa diffusion au Moyen Âge?

Plusieurs chercheurs auxquels nous sommes redevable ont très bien suivi la trace de ce texte : Conrad Bursian a découvert en 1869

4. Notre traduction de « Cultores eius inconditi sunt et omnium virtutum ignari <magis> quam aliae gentes [...], pietatis admodum expertes » et de « aliquatenus tamen gnari », Pomponius Mela, *Cosmographi Geographia*, Venetiis, Erhardus Ratdolt, 1482, [95], 3, 53.

l'archétype, le *Vat. Lat. 4929* (Biblioteca Apostolica Vaticana⁵) ; Giuseppe Billanovich (1957) a fait l'histoire de ce manuscrit, depuis celui qui lui a servi de modèle, à Ravenne⁶. Piergiorgio Parroni a publié en 1983 une édition romaine de Pomponius Mela⁷; on doit lire aussi Alain Silberman, à qui l'on doit l'édition française en 2004⁸, et des chercheurs comme Mary Ella Milham, qui a publié en 1981 une recension des manuscrits jusqu'au XV^e siècle⁹, ou ce gros article, daté de 1984, des *Mediaeval Studies* de Gormley et House¹⁰, sur sa diffusion au Moyen Âge. En gros, quelle est l'histoire de ce texte jusqu'en 1482?

On remonte jusqu'à un codex édité à Ravenne par un poète chrétien vivant vers 530-540, Rusticius Helpidius Domnulus. Puis un érudit irlandais, Virgile de Salzbourg, qui vécut au cours des années 750 et qui le connaissait, emporta vraisemblablement le manuscrit dans le nord de l'Europe. C'est peut-être lui qui s'est indigné au sujet de Juverna. Le codex parvint ainsi, dans les années 860-862, à un autre lettré de l'époque, Heiric d'Auxerre, qui en assura aussitôt la publication calligraphiée ainsi que celle des autres œuvres contenues dans ce même manuscrit. Ce manuscrit, qu'on va appeler le prototype / archétype *Vat. Lat. 4929* (lequel, comme son nom l'indique, se trouve à la Bibliothèque vaticane) sert maintenant de référence obligée à tous les chercheurs.

Il semble qu'au Moyen Âge Pomponius Mela n'ait pas été beaucoup lu ni diffusé. De la période précédant le XIV^e siècle, nous ne conservons

5. Conrad Bursian, « Zur Kritik des Pomponius Mela », *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik*, n° 99, 1869, p. 629-655.

6. Giuseppe Billanovich, « Dall'antica Ravenna alle biblioteche umanistiche », *Aevum*, n° 30, 1956, p. 319-353.

7. Piergiorgio Parroni, *Pomponii Melae De chorographia, libri tres*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, coll. « Storia e letteratura », 1984, 470 p.

8. Pomponius Mela, *Chorographie*, texte établi, traduit et annoté par Alain Silberman, Paris, Les Belles Lettres, 1988, 346 p.

9. Mary Ella Milham, « A MS Inventory of Pomponius Mela », *Scriptorium*, n° 35, 1981, p. 319-321.

10. Catherine M. Gormley, Mary A. House et Richard H. House, « The Medieval Circulation of the *De chorographia* of Pomponius Mela », *Mediaeval Studies*, n° 46, 1984, p. 266-320.

que quatre manuscrits, dont deux à l'état de fragments et incluant l'archétype, ce qui est peu. On peut retracer les aventures de ces quatre manuscrits, depuis l'archétype 4929, écrit en France au milieu du IX^e siècle. C'est un codex, qu'on a appelé A, puis V depuis l'édition romaine de Parroni, de 199 folios, qui contient plusieurs œuvres sans rapport les unes avec les autres : le Pomponius Mela qui nous intéresse, mais aussi le *De die natali* de Censorinus, des sermons, l'*Aulularia* de Plaute, le *De Fluminibus* de Vibius Sequester. Il semble avoir séjourné en France un certain temps, à Auxerre. Il passa ensuite dans l'Orléanais à la fin du X^e siècle et il y resta trois siècles. Il fut ensuite emporté en Italie, sans doute par Avignon, et il se retrouve au XV^e siècle dans les mains de Serafino de Nibia. Ensuite, il passe dans la bibliothèque du Cardinal Guglielmo Sirleto, puis dans celle de Giovanni, duc d'Altemps, et c'est en 1612 qu'il aboutit à la Bibliothèque vaticane, où il se trouve toujours aujourd'hui. En France, l'archétype (A / V) fut copié, et c'est de cette copie (appelons-la a) que proviennent les manuscrits médiévaux français de Pomponius Mela. Les trois manuscrits écrits avant le XIV^e siècle sont à la Bibliothèque nationale de Paris (*lat. 152, P*), à Vendôme, à la Bibliothèque municipale (*189, V*) et le troisième à Florence, à la Bibliothèque médicéa-laurentienne San Marco (*341, F*).

Le premier (*P*) doit dater du XIII^e siècle, avec une *Géographie* mêlée à des textes religieux, des documents royaux et des chartes. Le deuxième (*V*) a peut-être été copié au Mont-Saint-Michel d'après le *P*. Quant au *F*, il a été donné au XV^e siècle aux Dominicains de San Marco par Niccoló Niccoli. Il a été écrit en France à la fin du XII^e siècle, peut-être à Saint-Martial de Limoges. C'est également un ouvrage mixte, contenant Pomponius Mela, mais aussi une œuvre d'Apulée, l'Hermès Trismégiste et le *De dogmate Platonis*. Le *De chorographia* est, pour la première fois, divisé en chapitres (171), avec une lettre ornée au début de chacun, pour être plus facilement parcouru par le lecteur.

On retrouve ensuite trois manuscrits, plus tardifs, du XV^e siècle : l'un est au Vatican (Biblioteca Apostolica Vaticana, *lat. 581, R*), copié par Jean de Montreuil (1360-1418) et formé de textes divers; le deuxième est à Paris (Bibliothèque nationale, *lat. 14927, S*), écrit sans doute à l'abbaye

de Saint-Victor et réunissant également des textes divers; et le troisième, à Berlin (Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz, *lat. fol. 366, B*), codex du nord de la France probablement écrit au milieu du XV^e siècle. Sans doute y en a-t-il quelques autres, mais on constate globalement une assez pauvre diffusion. Et on cesse ensuite de recopier de nouvelles versions dans le nord de l'Europe.

Mais heureusement, le texte va voyager à Avignon et en Italie. Et, comme pour beaucoup d'autres textes, il sera, après son passage en Italie, redécouvert en France. Et cela grâce à Pétrarque et à son réseau de connaissances. Pétrarque (1303-1374), dont la famille était installée près d'Avignon pour des raisons politiques, eut visiblement en sa possession une copie, peut-être de seconde ou de troisième main, de A. Il était en Avignon en 1335, peut-être auprès de Paolino Minorita, alors membre de la Pénitencerie pontificale, et ensuite nonce du pape à la Cour de Robert de Naples, puis évêque de Pouzzoles en 1324. Ce Paolino a publié un *De Mappa Mundi* qui trahit sa connaissance de Pomponius Mela. Il se pourrait aussi que Pétrarque ait connu Pomponius Mela au cours de ses voyages dans le nord de l'Europe, dans l'Orléanais, à Paris, à Liège ou à Cologne. En tout cas, c'est lui, qu'il l'ait découverte dans cette Avignon qu'il haïssait ou dans le nord, qui a introduit la *Chorographie* de Pomponius Mela en Italie au XIV^e siècle, pour la recopier alors.

Quatre de ses contemporains ont utilisé sa copie pour assurer la suite. Il s'agit d'abord de Guglielmo da Pastrengo (1290-1362), qui en avait besoin pour les fondateurs de cités et l'origine des noms géographiques de son *De originibus rerum libellus*. Il avait rencontré Pétrarque en Avignon. Ce qui est intéressant, c'est qu'avec lui, on assiste à un changement d'attitude vis-à-vis de la géographie. Pétrarque voyait dans les descriptions géographiques un fil qui le rattachait à l'Antiquité. Les lieux décrits par Pomponius Mela vivent encore autour de lui. Lire l'itinéraire d'Hannibal lui a, par exemple, donné l'idée d'escalader le mont Ventoux en 1336. Chez Pastrengo, rien de tel. Le passé est révolu et Pomponius Mela ne l'intéresse que parce qu'il donne certaines étymologies de noms géographiques, certaines légendes liées à des lieux. Boccace (1313-1375) s'est aussi servi de Pomponius Mela pour

écrire son *De montibus, lacubus, fluminibus*. Domenico Silvestri (1335-1411) a écrit un *De insulis* qui complète le *De montibus* de Boccace. Quant à Domenico di Bandino (1335-1418), il s'en inspire aussi pour son *Fons memorabilium universi*. Pour le XIV^e siècle en Italie, nous avons donc à peu près cinq ou six personnes (Pétrarque, Pastrengo, Boccace, Silvestri et di Bandino) qui ont sciemment utilisé — et sauvé — Pomponius Mela en Italie. On garde d'ailleurs quatre ou cinq manuscrits de cette époque (fin XIV^e), qui ont peut-être appartenu à l'un ou à l'autre. Le plus ancien se trouve à Naples (Biblioteca Nazionale, *IV D 15*) et remonte au milieu du XIV^e siècle. Les trois autres datent de la fin du XIV^e siècle. L'un, *Holkham Hall 393*, se trouve actuellement à la Bibliothèque Lord Leicester, à Wells, dans le Comté de Norfolk; il fut écrit en Italie, propriété, au XV^e siècle, de San Giovanni di Verdara à Padoue. Un autre, *Voss. lat. Q 88*, est conservé à Leiden, à la Bibliothek der Rijksuniversiteit. Il fut écrit, également en Italie, dans la seconde moitié du XIV^e siècle et ne contient que la *Chorographie*. Le dernier est au Vatican (Biblioteca Apostolica Vaticana Ottob., *lat. 604*). Pomponius Mela y est joint à des extraits de Bernard de Clairvaux, au *Brevarium* de Festus, aux *Synonyma* du Pseudo-Cicéron. Il fut écrit en Italie du Nord par plusieurs mains.

À la mort de Pétrarque, son manuscrit personnel échoit à la famille Conversini à Padoue. Là, entre 1379 et 1381, Coluccio Salutati (chancelier florentin et humaniste qui avait un cercle de lettrés autour de lui, dont Niccoló Niccoli, grand bibliophile) en possède une copie, actuellement à Florence (Biblioteca Medicea Laurenziana, *30.21*).

On voit donc que Pétrarque, même s'il n'est pas le seul propagateur de Pomponius Mela, joua un rôle essentiel dans la diffusion de son œuvre.

Au début du XIV^e siècle, un manuscrit passe en Italie, le *San Marco 341 (F)*, codex de Saint-Martial à Limoges qui échoit à Niccoló Niccoli, lequel lègue sa très riche bibliothèque particulière à Florence au couvent bénédictin de Saint-Marc et charge Cosme de Médicis de s'en occuper et de la mettre à la disposition du public (1444). Le *San Marco*

est maintenant à la Laurentienne. L'Italie a donc sauvé Pomponius Mela deux fois : d'abord, en assurant la migration du texte, grâce à Pétrarque et aussi au codex de Saint Martial de Limoges (*F*), qui échoit à Niccolò Niccoli; ensuite, par un retour en France à la fin du XIV^e siècle, grâce à l'humanisme italien qui se développe à Paris et qui retrouve un intérêt certain pour la discipline géographique autour du groupe du Collège de Navarre à Paris et de l'abbaye de Saint-Victor près de Rouen.

En France, où il avait été oublié, Pomponius Mela va renaître grâce à cet humanisme italien qui touche les intellectuels de Paris et de Rouen. Au Collège de Navarre, il faut nommer quelques grands noms, bibliophiles et — ce qui est nouveau — passionnés de géographie : Nicolas d'Oresme, Pierre d'Ailly, Nicolas de Clamanges, Jean de Montreuil, Simon de Plumetot et Guillaume Fillastre. Ce sont tous des diplomates qui touchent à l'humanisme italien par leurs missions à Avignon ou au concile de Constance (1411-1418). Nicolas d'Oresme est évêque de Lisieux, philosophe et chancelier du Collège de Navarre. Pierre d'Ailly est cardinal, évêque du Puy et de Cambrai, chancelier également du Collège de Navarre, aumônier du roi, philosophe, théologien ainsi qu'homme politique. Il a écrit une *Imago Mundi* où il suggère que les Indes peuvent être atteintes par l'ouest. Nicolas de Clamanges est diplomate à Avignon. Il correspond avec Coluccio Salutati et cite Pomponius Mela dans une lettre. Jean de Montreuil est diplomate également. Il a fait une copie de Pomponius Mela, le *R*, et il a correspondu avec Coluccio Salutati. Simon de Plumetot est homme de loi et homme politique. Il possédait deux manuscrits de Pomponius Mela, qui se trouvent à Paris (*lat. 14927, S*) et à Copenhague (Kongelige Bibliotek, *Gl.kgl.S.454 2*). Parmi eux, il faut retenir surtout Guillaume Fillastre, à qui l'on doit un commentaire de Pomponius Mela et les plus anciennes cartes. Il est cardinal (mort en 1428) et membre de la Cour papale. Doyen de Reims, il a aidé à reconstruire la bibliothèque de la cathédrale qui fut achevée en 1411. La même année, il est nommé cardinal-prêtre de Saint-Marc et c'est là qu'il s'emploie à recopier de nombreux manuscrits. Le concile de Constance lui met sous les yeux de nombreux exemplaires, dont celui de Pomponius Mela. Il le recopie, et son manuscrit est maintenant à Reims, à la Bibliothèque municipale (1321),

joint à la *Cosmographia* du Pseudo-Aethicus et à l'*Itinéraire d'Antonin*, avec une introduction de vingt pages et une carte du monde. Son introduction est le premier commentaire de Pomponius Mela et la carte est la première qu'on puisse mentionner. Elle est l'ancêtre de celle de notre incunable. Fillastre s'intéresse assez à la géographie pour avoir aussi recopié et apporté en Europe du Nord la traduction de la *Géographie* de Ptolémée. Il en a donné une copie à Reims avant d'en produire une autre, actuellement à Nancy. Dans son commentaire, il interroge sérieusement le texte de Pomponius Mela : l'océan enveloppe-t-il toute la Terre comme il le dit? Les Antipodes (habitants de l'hémisphère Sud) existent-ils? On pensait que l'hémisphère Sud était coupé du Nord par un océan ou, plus sûrement, par une zone équatoriale infranchissable. Les théologiens disaient que les Antipodes ne pouvaient exister, car si leur zone était impénétrable, ils ne pouvaient donc descendre d'Adam ou avoir été sauvés par le Christ. Fillastre reprend les arguments des uns et des autres, relit Ptolémée, ses descriptions des Éthiopiens et des Indiens et en déduit que la zone équatoriale est franchissable et même habitée. Il réfute Augustin et Lactance qui prônaient leur non-existence. Son travail n'est pas seulement un travail livresque : il reflète la nouvelle curiosité à l'égard du monde. Fillastre se demande s'il existe d'autres continents, tout cela à l'aube des grandes explorations (nous sommes au XV^e siècle). On peut dire que c'est le présent et l'avenir qui l'intéressent, contrairement à Pétrarque qui ne trouvait chez Pomponius Mela que des traces de légendes anciennes.

Au XV^e siècle, période qui nous occupe, la diffusion de Pomponius Mela est donc assurée : sur les 121 manuscrits qui nous sont parvenus, 117 datent du XV^e et des siècles ultérieurs. Malgré une diffusion assez limitée d'abord, ce sont les plus grands noms de l'humanisme qui ont eu les écrits de Mela entre leurs mains et qui en ont assuré la survie. Toute l'aire de diffusion se concentre autour d'Orléans, de Limoges, d'Avignon pour les siècles avant le XIV^e et pour la Renaissance italienne ensuite... Les éditions, elles, dépassent le chiffre de 150. L'*Editio princeps* date de 1471, onze ans avant notre incunable. Elle est parue à Milan en 1471 et incluait aussi le *De orbis situ* de Denys, mais sans carte. Ensuite, il y aura, en particulier, l'édition de Barbarus en 1493

à Rome, de Vadianus à Paris en 1530 et d'Isaac Vossius en 1658 à La Haye. Ce qui est intéressant, c'est qu'à partir du XV^e siècle, la façon de le considérer change : il cesse d'être reproduit en compagnie d'autres textes disparates. Il est joint désormais à d'autres textes de géographie, comme ceux de Boccace (*De Montibus*), de Solin (*Collectanea*), de Tacite (*Germania*), de Vibius Sequester (*De Fluminibus*) et de Buondelmonti (*Liber insularum*). Des illustrations, des cartes et des commentaires s'ajoutent au texte. Il devient un texte technique, géographique. Alors que le Moyen Âge voyait en lui un recueil d'histoires et de légendes sur un passé fabuleux, il devient un ouvrage scientifique, source d'informations sur un monde réel qu'il faudrait explorer. La preuve : Pomponius Mela passera alors aux mains d'un explorateur du Brésil, Pedro Alvarez Cabral (mort en 1526), qui annotera copieusement l'ouvrage. Cet exemplaire est actuellement à San Marino, à la bibliothèque d'Huntington (acc. n. 87547). Pomponius Mela avait été traduit en espagnol vers 1490 par Joan Faras, astronome au service du roi Manuel du Portugal.

L'incunable de l'UQAM

Cet incunable est produit en 1482, à Venise, dans les ateliers de Erhardt Ratdolt. On sait que Ratdolt est un grand imprimeur allemand qui a séjourné à Venise de 1476 à 1485, avant de repartir dans sa ville d'Augsbourg. En 1476, il a imprimé, en tête d'un *Calendario* de Jean de Monteregio, le premier frontispice orné. On a, sous forme de poème, le titre de l'ouvrage, la date et le lieu de sa publication (Venise), avec un encadrement de vases et de rinceaux. Ratdolt est le premier à utiliser la gravure sur bois pour ses encadrements décoratifs.

En 1482, année où il publie Pomponius Mela, il fait également paraître un ouvrage qui le rendra à nos yeux plus célèbre : soit la première édition imprimée des *Éléments* d'Euclide avec, pour la première fois, des figures géométriques et des gravures sur bois. L'année est faste : Ratdolt publie aussi à nouveau le *Calendrier* de Jean de Monteregio ainsi qu'un ouvrage d'Hygin. Avec lui, on assiste à de nombreuses « premières fois » : il est le premier à créer des décors typographiques, le premier à imprimer la première lettre ornée au lieu de laisser l'espace

vide pour l'enlumineur. On dit qu'en 1482, pour son édition d'Euclide, il fit imprimer en lettres d'or quelques exemplaires de l'ouvrage, avec une encre créée à cette fin. Légende sans doute, mais qui en dit beaucoup sur le talent du personnage.

Deux particularités sont à retenir de l'incunable uqamien de 1482 :

- il a une carte;
- il est accompagné du poème de Denys d'Alexandrie, *La Description de la terre habitée*, traduit en latin par Priscien.

Une carte bien contemporaine

En 1478 avait déjà été publié à Venise le texte de Pomponius Mela, joint au même poème de Denys, mais chez un autre imprimeur, Franz Renner de Heilbronn (ou encore Renner ou Rainer de Hailbrun), et sans carte. Or, dans notre ouvrage de 1482, chez Ratdolt, il y a une carte. C'est une carte du monde connu dessiné sur une projection circulaire, qui est largement fondée sur les travaux de Ptolémée.

Mais en plus, elle affiche sa connaissance de la côte ouest-africaine, qui suit une courbe en direction de l'est en dessous du 12° parallèle.

Ce détail n'apparaissait pas dans le texte au temps de Pomponius Mela. Et pour cause : la courbe ainsi dessinée correspond en fait aux découvertes des Portugais qui, au terme de la *Reconquista* (en 1270), se sont mis à chercher à atteindre les Indes par l'est en contournant l'Afrique. Ils ont entendu parler, grâce notamment aux géographes arabes comme Ibn Battuta (1304-1369), des immenses richesses de l'Empire songhraï de Tombouctou. Ils ont découvert Madère en 1419, les Açores en 1427; ils ont franchi les Caps Blanc et Vert entre 1441 et 1445 et ont alors pu, au débouché de la route des caravanes provenant de Tombouctou, échanger sel contre or et esclaves, sans intermédiaires (avec Henri le Navigateur). Ils sont avec Bartolomeu Dias aux bouches du Sénégal en 1446, avec le monopole des comptoirs en Afrique occidentale. Vers 1460, ils sont dans le golfe de Guinée et en 1471,

l'équateur est franchi. Aucune carte avant celle-ci ne reconnaît cette étape. En fait, cette exploration annonce la prochaine découverte, qui verra le contournement par Bartolomeu Dias, du Cap des Tempêtes, lequel deviendra le Cap de Bonne Espérance en 1488. Il est clair, par conséquent, que cette carte rend compte des connaissances de 1482 et non du texte de Pomponius Mela.

C'est ce qui lui confère sa grande originalité parce que, d'un autre côté, cette carte est simple, peu raffinée, avec très peu de noms, plus soucieuse de représenter la tête des vents ou les décorations en colonnades sculptées que les réalités géographiques. Seuls les trois continents et l'océan Indien sont nommés. C'est sommaire par rapport à ce que Pomponius Mela décrit. On peut davantage y voir une belle expérience typographique, avec quand même le souci de rendre compte des récentes découvertes, plutôt qu'une illustration fidèle du texte de Pomponius Mela. Elle comporte également une sorte de devise, anonyme elle aussi : « *Novellae etati ad geographie vermiculatos calles humano viro necessarios flores aspiranti votum bene merenti ponit* », c'est-à-dire, en français : « Si, au cours d'une nouvelle vie, un homme cherche à atteindre les chemins vermiculaires de la géographie, il ne peut manquer de découvrir les fleurs qui s'y trouvent, car il les mérite. » [nous traduisons]

Cette carte de 1482 ne cherche pas à reproduire le texte. Rien n'est dit sur les Antipodes, par exemple, cette zone sud tempérée et habitée, quoique inaccessible depuis l'Europe, selon Pomponius, à cause d'une zone torride entre les deux. L'océan n'entoure tout simplement plus le monde connu. Celui qui a composé cette carte en 1482 est anonyme, mais il est plus que probable qu'il s'agisse de l'imprimeur Erhard Ratdolt lui-même, si polyvalent, si féru de décors typographiques. Il est connu pour ses innovations et il a pu être curieux des nouvelles techniques et des nouvelles découvertes géographiques. Il n'en est pas à son premier essai. Dans son édition de 1480 du *Fasciculus temporum* de Werner Rolewinck (1425-1502), on trouve le même amour de la colonnade que dans notre carte.

C'est un résumé de l'histoire du monde qui précède la *Chronique de Nuremberg* de Schedel. Ratdolt publie l'ouvrage de Rolewinck quatre fois, en 1480 (24 novembre) et 1484 (28 mai) avec carte, et en 1481 et 1485 sans carte. La carte de l'édition de 1482 est donc une innovation. Elle réapparaîtra ensuite dans l'édition de Salamanque de 1498 et dans la *Chronique de Nuremberg* de Schedel onze ans plus tard, en 1493 (British Library, IC 7452).

Denys d'Alexandrie

Par ailleurs, l'incunable contient le poème de Denys d'Alexandrie.

Qui est ce Denys? Il a vécu à Alexandrie sous le règne de l'empereur Hadrien, au II^e siècle, soit un siècle après Pomponius. En 1 187 vers, il décrit les terres et les mers connues de son temps, les cités, les îles, les fleuves et les peuples. Son poème apparaît ainsi comme une sorte d'aide-mémoire très synthétique des connaissances géographiques. En fait, c'était un manuel scolaire, renvoyant aux textes canoniques de la culture littéraire grecque et problématisant aussi un certain nombre de questions bien romaines, comme le nouvel ordre géopolitique centré sur Rome, où l'Empereur est un peu le représentant de la volonté de Zeus. L'œuvre constitue donc une leçon de géographie, mais avec une grille bien moderne, insistant sur la conjoncture politique du moment et la nécessité, pour l'élève lecteur de ce manuel, d'en accepter les lois. Le texte passa rapidement en latin, grâce à Avienus au IV^e siècle et à Priscien au VI^e siècle. Et au VI^e siècle, les élèves de Cassiodore, dans le monastère de Vivarium qu'il a fondé, apprennent la géographie à travers ce texte et avec des cartes qui accompagnent déjà les « éditions » du poème. À Byzance aussi, à l'est, au XII^e siècle, Eustathe, archevêque de Thessalonique, en publie un volumineux commentaire.

À la Renaissance, les éditions se multiplient et le poème de Denys sert encore évidemment aux leçons de géographie, mais donne aussi matière à des cours de grec, d'histoire et de civilisation. Denys a choisi la poésie et non la prose qui était le support des textes dits scientifiques. Il a aussi choisi une langue artificielle, à la manière d'Homère : on sent

qu'il écrit pour les enfants qui, chez le grammairien, apprenaient par cœur *l'Iliade* et *l'Odyssée*. Il a aussi une dimension encyclopédique, englobant l'histoire, la mythologie, l'ethnologie, les sciences naturelles, tout cela dans un texte très concis de plus d'un millier de vers. C'est un livre d'école. Un livre qui n'est pas un simili-périple comme celui de Pomponius, feignant de longer les côtes sur son bateau, mais une sorte d'invitation à un voyage poétique qui essaie de forcer son lecteur à visualiser la géographie des œuvres littéraires de son éducation en une sorte de carte mentale qui n'est pas une représentation du monde réel à un moment précis, utile aux marchands ou aux voyageurs, mais le support d'un savoir partagé, véhiculé par toute une tradition littéraire où les époques s'entrechoquent et où la science se mêle au mythe. En lisant le poème de Denys, on se remémore et on comprend mieux les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes ou *l'Odyssée* d'Homère, en une sorte d'osmose entre science et mythe, entre géographie et poésie.

Ce poème a connu de multiples métamorphoses, comme celle qui apparut en 1704 à Oxford, dans l'une des éditions réalisées par Edward Wells. Cette version du poème, par ailleurs présentée de façon traditionnelle et érudite — texte grec / traduction latine et notes — se voit ajouter 161 vers. Et quand on regarde ces 161 vers de près, on lit par exemple les mots suivants, dans un grec qui est tout à fait celui de Denys, lequel est lui-même tout à fait celui d'Homère et que nous pouvons traduire ainsi : « Maintenant si sur ton navire tu fends longuement le large courant de l'océan Atlantique, tu parviendras à la terre d'Amérique. Là, près des flots du Canada au cours abondant [...] »

On s'aperçoit alors que l'éditeur, Wells, est directement intervenu sur le texte grec pour le moderniser, y ajouter la nomenclature géographique moderne, de Dublin à Varsovie, de Londres à New York, avec des excursus sur la Chine et le Japon. Il faut dire que le grec et le latin étaient la base de l'enseignement de l'époque, au XIX^e siècle, avec composition obligatoire de vers grecs et de vers latins, comme dans les volumes de la collection *Musae Etonenses* où, à l'école d'Eton, on publiait les compositions des élèves. En écrivant en grec homérique des *corrigenda* et des *addenda* à Denys, en le continuant selon l'usage

de son époque, Edward Wells est un homme de son temps. Et ces transformations du poème de Denys, actualisé au XIX^e siècle avec du grec qui chante les côtes du Canada, se retrouvent un peu dans le cas de Pomponius Mela, puisqu'on a, à l'UQAM, un exemplaire de 1820 qui répond à cette définition. Il a été publié justement à Eton et accompagne le texte original de Pomponius Mela, largement dépassé, de vingt-sept cartes dépliantes, dont quatre en couleurs. L'élève, au fil des pages, est renvoyé à une carte qui en dit beaucoup plus que le texte. Les noms sont antiques, ce sont ceux que donne Pomponius Mela, mais l'éditeur a la volonté de les placer sur des cartes aux contours très modernes, ce qui donne à l'élève une sorte de machine à remonter le temps : il place, dans un environnement qu'il connaît, en particulier dans une Afrique très moderne, les créatures extraordinaires de la géographie antique, les Anthropophages, les Cyclopes, les Satyres...

Voilà comment la science et les mythes s'acharnent à cheminer ensemble, les cartes scientifiques et les légendes ethnologiques continuant à vivre en parallèle. Elles sont de plus en plus difficiles à concilier, mais ce parallélisme tente de garder vivante la tradition culturelle tout en progressant scientifiquement, gageure qui ne pourra guère durer, bien évidemment.

L'incunable, on le sait, a encore la nostalgie du manuscrit, même s'il est imprimé. En témoigne un exemplaire rigoureusement semblable à celui de l'UQAM, qui se trouve à Cracovie, où l'initiale est peinte en rouge, comme au temps où l'on faisait à la main des rubriques, des letrines en rouge dans les manuscrits¹¹.

L'incunable uqamien est de toute beauté, imprimé à une époque charnière où l'on essaie, tout en respectant la tradition culturelle des grands textes du passé, avec une géographie encore au service d'Homère, de se projeter dans l'avenir et de leur adjoindre des cartes

11. La cote de l'incunable de Pomponius Mela que possède la Bibliothèque Jagellonne de Cracovie est la suivante : HCX110101 = POL2663. Un grand merci à Brenda Dunn-Lardeau de me l'avoir signalé et à la Bibliothèque Jagellonne d'en avoir autorisé la reproduction.

qui font état des explorations contemporaines. Il est le témoin d'une époque où l'on pouvait encore espérer conjuguer les deux cultures sans y voir une quelconque incompatibilité.

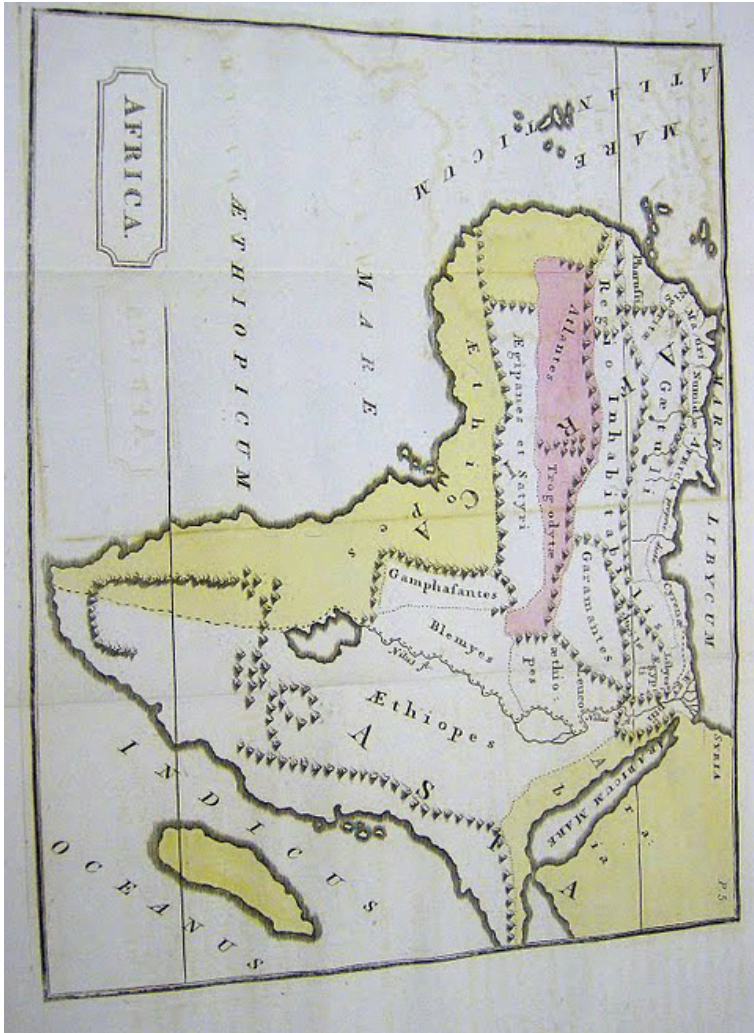


Illustration 6. Carte de l'Afrique, dans Pomponius Mela,
De situ orbis, Eton, E. Williams, 1820.



Illustration 7. Pomponius Mela, De situ orbis, 1482, Bibliothèque Jagellone de Cracovie.